IN MEMORIAM.

Au Docteur Octave Huard.

"Il ne sera pas dit, ami fidèle et tendre,
Qu'au fond de nos grands bois, en ce jour de malheur,
Je ne cueillerai point une funèbre fleur
Pour en orner la tombe où tu viens de descendre."

L'année 1896 va, bientôt, rentrer dans l'éternité. Quand, dans sa course insensible et lente, elle a englouti des existences précieuses, des hommes de haute valeur, il convient d'en invoquer le souvenir, de les saluer par la pensée, comme on salue le voyageur que l'on a accompagné d'étape en étape et qui, tout à coup, tourne le chemin qui doit le dérober à nos yeux.

Tel est le sentiment qui guide notre humble plume dans son désir de rendre hommage à la mémoire d'un des disparus de cette année et de lui adresser, en adieu, un salut à la fois respectueux, tendre et reconnaissant.

Le Docteur Louis Octave Huard, entré dans l'éternelle tranquillité le 17 juin et qui dort, maintenant, son dernier sommeil dans un modeste cimetière de campagne, était un homme de bien dans toute la large acception du mot, un grand cœur servi par une belle intelligence, une âme d'élite, une gloire pour ses proches et un honneur pour la Louisiane. Plusieurs mois se sont écoulés depuis ce triste départ vers l'au-delà—départ sans retour, hélas! Le temps a poursuivi son cours sans, cependant, avoir pu affaiblir les regrets causés par la mort du Docteur Huard, à St Jean Baptiste, sa paroisse d'adoption. De longtemps encore on se souviendra de lui: tant que vivront ceux qui ont admiré le savant médecin, ceux qui ont reçu des bienfaits de l'homme éminemment bon et charitable, et, surtout, tant que vivront ceux qui l'ont aimé, le nom vénéré du Docteur Huard fera courber bien des fronts, vibrer bien des cœurs et se voiler de larmes bien des yeux. D'ailleurs, un tel homme ne meurt pas en entier: son souvenir et son influence deviennent des enseignements sacrés qui survivent aux profondeurs mystérieuses de la tombe—l'astre jette ses rayonnements même lorsqu'il a disparu du firmament.

Né à la Nouvelle-Orléans, le 19 mars 1829, de parents français—anciens colons émigrés de St Domingue vers 1808—le Docteur Huard y reçut sa première éducation, mais poursuivit ses études médicales à l'illustre Faculté de Médecine de Paris, dont il eut le diplôme en 1861. Après avoir exercé quelque temps à Moulins, dans le département de l'Allier, et visité longuement l'Italie, il revint à la Nouvelle-Orléans où il se fit connaître comme médecin de grande érudition, comme spécialiste des affections nerveuses, et, notamment, comme médecin de l'Asile des Aliénés et de l'Hôpital des variolés.

Passionné pour la science médicale et la considérant à la hauteur et à la dignité d'un sacerdoce, il fut un de ces savants qui ne cessent jamais d'étudier et de se préoccuper d'arracher à la mort le plus de victimes possibles. Il produisit de nombreux écrits concernant la fièvre jaune des créoles et ses opinions scientifiques furent confirmées par la cruelle épidémie de 1878.

Le journalisme, aussi, occupa ses loisirs: en compagnie d'une pléiade de médecins les plus distingués de l'époque, il devint un des rédacteurs du "Carillon"—petit journal tout pétillant d'esprit, publié dans le noble but de venir en aide à un confrère atteint d'une longue maladie. Sa collaboration au "Meschacébé," de St-Jean-Baptiste, a également prouvé qu'il maniait la plume d'une main aussi exercée que le scalpel.

De la France, qu'il nommait "le plus beau royaume après celui du Ciel," et, qui fut, avec la Louisiane, ses deux patries aimées, de Paris, surtout—ce grand centre de la pensée et du génie humain—le docteur Huard garda toujours le souvenir le plus ému, le plus enthousiaste. Comme tribut de patriotique amour et pour secourir les blessés et les victimes de la guerre franco-allemande, il se fit l'organisateur le plus ardent d'une fête donnée au vieil Hôtel St Louis, sous le nom de Bazar Français—la plus fructueuse fête de charité qui ait jamais eu lieu à la Nouvelle-Orléans. En récompense de son dévouement, il fut honoré de la "Croix rouge de Genève."

Quelques années plus tard, St-Jean-Baptiste, aussi, connut le zèle, la générosité dont il fit preuve dans l'organisation de plusieurs autres fêtes en faveur de l'Hôpital de Charité, de l'Eglise et du Cimetière St-Pierre et qui lui valurent, de la population reconnaissante, deux médailles d'or en témoignage de haute appréciation.

Comme citoyen, toujours "sans peur et sans reproche," personne ne se dévoua plus que lui à la triple cause du bien, de la justice et du droit, personne n'eut plus à cœur la gloire et la prospérité du sol natal.

Lorsqu'en 1881, l'Athénée Louisianais choisit, comme sujet de concours: "De l'utilité de la langue française aux Etats-Unis," ce ne fut pas le vain honneur d'une médaille d'or qui l'engagea à entrer en lice, mais bien le respect et l'amour de sa race, ainsi que le culte de cette langue française qui, disait-il, "est la plus douce, la plus aimante de toutes les langues." Son manuscrit de lauréat est une œuvre magistrale dont tous les Créoles, tous les Français sont fiers. Elle est d'une éloquence si passionnée et d'une telle richesse de style que l'Académie Française, par son secrétaire perpétuel, Camille Doucet, en félicita, chaleureusement, l'auteur. En 1884, parut le "Triomphe d'une femme" dédié au Dr. Alfred Mercier. C'est un épisode de la guerre de sécession qui fait se souvenir et pleurer. Le fond de l'œuvre est la glorification du travail dans la femme. En un style élégant et simple, quoique cette simplicité même s'élève souvent au sublime, il prouve qu'avec du cœur, de l'énergie et de l'instruction et en restant, toujours, d'une exquise féminité, la femme peut triompher de tous les obstacles de la vie, et, qu'il faut attibuer le secret de ce triomphe à Dieu et au Travail!

Si en tout, le Dr. Huard excellait, s'il était à la fois médecin, littérateur, patriote et savant, néanmoins, ce qui faisait le plus grand charme de sa nature si richement dotée, c'était cette inconsciente modestie qui accompagne, toujours, le vrai mérite. Parvenu à l'apogée de sa carrière, alors qu'il pouvait prétendre à de hautes positions, il prit la résolution de se retirer à la campagne où, modestement, en dehors de tout bruit mondain, entouré de ses livres, de ses journaux et en se contentant du plaisir silencieux de la réflexion, s'écoulèrent les vingt dernières années de sa vie. Le plus grand éloge que l'on puisse faire de lui, de son existence à St-Jean-Baptiste est contenu dans ces deux mots: "Transiit benefaciendo." Oui, il y a "vécu en faisant le bien"; et, la plume ne saurait décrire les charités sans nombre, sans égales, faites par ses mains—maintenant froides et en repos—mais qui donnaient sans jamais compter, ses mains qui ont pansé tant de plaies, relevé tant de malheureux, soulagé tant de misères par des aumônes qui n'étaient certes pas le superflu d'un riche, mais bien l'offrande d'un cœur qui s'oubliait toujours pour penser à un autre moins fortuné que lui. L'existence ne valait à ses yeux que par l'emploi qu'il en faisait: il l'aurait estimée sans prix du jour où elle serait devenue pour lui sans occupations et sans devoirs. Aussi, selon son désir, il a travaillé jusqu'à sa dernière heure. En signalant son passage, sur cette terre, par une belle action finale, il s'est acquitté dignement envers la vie. Alors qu'une épidémie de petite vérole sévissait à St-Jean Baptiste, l'hiver dernier, il prit charge des malades et, seul, les soigna, leur porta mille secours dans les lazarets où ils étaient isolés: c'est à la suite de tant de fatigue et de souci que la maladie qui le minait, sans doute, depuis quelque temps déjà, fit des progrès effrayants et qu'il fut victime de son incomparable dévouement!

"J'ai fait tout le bien qu'il m'a été possible de faire; je n'ai fait de tort à personne: Dieu ne peut rien me demander de plus." Enseignement profond, touchant résumé de sa vie qu'il a légués à ceux qui entouraient son chevet de mourant. Sur le livre du Destin, une page blanche, avec ces mots, la résume toute, également: Honneur—Travail—Charité!

Au moral comme au physique, le Dr. Huard était l'homme distingué par excellence, toujours soucieux de sa dignité personnelle, n'admettant pas de compromis avec l'honneur et faisant passer le devoir avant tout. Avec toute l'indulgence éclairée d'un philosophe doublé d'un médecin qui connaît la nature et les misères humaines, il aimait les petits du destin, les sincères, les timides, les bons; son caractère si droit n'avait horreur que du charlatanisme, de cette mince dorure qui cache le métal commun. Le jugement qu'il portait sur les hommes et sur les événements, comme son diagnostic médical, étaient d'une surprenante justesse qui faisait croire à une vision intellectuelle, pourtant, comme un instrument fidèle, ces jugements qui tombaient juste et sans hésitation au premier coup d'œil, ne faisaient qu'exprimer l'accord parfait existant entre sa puissante intelligence de penseur et de logicien et entre la haute harmonie morale de son caractère supérieur.

Mais, c'était surtout dans l'intimité que le Dr Huard était admirable. Sa conversation si intéressante était comme imprégnée d'un parfum de jeunesse, de douce gaieté, tantôt instructive, tantôt faite de réminiscences du passé, mais toujours planant au-dessus de toutes les petitesses et les mesquineries de la vie et tendant à s'élever vers les hautes sphères de l'intelligence: c'était un plaisir que de l'entendre et acquérir une instruction libérale que de l'écouter. D'une cordialité et d'une sincérité vraiment charmantes et créant, sans même y penser, une atmosphère de bonheur autour de lui, il avait tout l'enthousiasme des affections du cœur, toute la spontanéité d'une nature ardente et loyale.

Tout au fond de son âme, fière et stoïcienne, par certains côtés, se cachait une source de sensibilité exquise, un besoin d'être aimé et d'aimer, et, quand cet homme, chez lequel le cœur prenait tant de place, aimait et estimait, c'était pour la vie. Nul ne se montra jamais ami plus fidèle; nul, plus que lui, ne fit du dévouement sa jouissance et sa destinée.

Si tous ceux qui ont frappé à sa porte hospitalière l'ont toujours trouvée ouverte et sont repartis emportant un secours, un conseil, un encouragement, s'il a fait du bien à tous ceux qui se sont trouvés sur sa route, que dire des témoignages d'amitié dont sa belle âme entourait les élus de son affection. Ah! ceux qui ont vécu dans l'ombre auguste de cet homme de bien et dont les cœurs étaient unis au sien par ces affinités mystérieuses qui forment la sympathie des idées et des sentiments, ceux-là avaient, pour lui, non pas une tendresse ordinaire, mais un véritable culte, et, l'avaient transformé, dans leur pieuse reconnaissance, en une idole vénérée. Le souvenir cher et sacré, entre tous, de cet ami incomparable est l'héritage le plus précieux que la vie puisse leur réserver. Mais, aussi, avec quelle tristesse désolante leur vient, souvent, à l'esprit cette pensée:

"Un seul être nous manque et tout est dépeuplé!"

CONNAISSANCES UTILES.

Abri contre les gelées.—Lorsque les bergers de certains cantons écossais doivent passer une nuit qui s'annonce comme devant être froide, ils trempent leur manteau dans l'eau d'un ruisseau ou d'une fontaine, le tordent ensuite pour en extraire presque toute l'eau absorbée et s'en enveloppent entièrement. On sait que l'eau est un corps mauvais conducteur du calorique; elle se laisse difficilement traverser, soit par la chaleur du corps soit par la chaleur extérieure.

Parfois, quand le temps est à la gelée, le manteau de nos Ecossais se roidit par la *prise* de l'eau restant dans le tissu, mais celui ci n'en conserve pas moins des qualités conservatrices du calorique se dégageant du corps et emprisonné de telle manière qu'il peut difficilement rayonner ou s'échapper au dehors.

C'est ce procédé écossais que l'on recommande aux jardiniers et aux horticulteurs d'employer pour préserver leurs plantes et leurs bâches des vents froids du nord ou des effets de la gelée. On recouvre les unes et les autres avec des toiles ou des paillassons mouillés. L'eau les imbibant ne tarde pas à geler et constitue ainsi pour la plante une véritable cuirasse contre le froid,

Huile pour rendre la chaussure imperméable.—On place ensemble dans un vase de terre:

Huile d'œillette...	100 grammes.
Suif de mouton....	25 —
Cire jaune	25 —
Résine	1 —

On chauffe le tout en remuant les diverses substances. Quand le mélange est opéré, on l'applique encore tiède sur la chaussure parfaitement sèche.

L'essence de térébenthine contre les brûlures.—M. Innis, d'après le *Medical Record*, dit que l'essence de térébenthine, appliquée sur les brûlures aux trois premiers degrés, soulage presque instantanément la douleur. D'après l'expérience de l'auteur, la brûlure guérit beaucoup plus rapidement qu'avec tout autre traitement. Il recouvre la partie brûlée d'une couche mince de ouate stérilisée qu'il tient imbibée d'essence de térébenthine du commerce. Quelques tours de bande immobilisent le pansement. S'il y a des ampoules, il les ouvre le second ou le troisième jour. Il recommande aussi de faire en sorte, si possible, que l'essence ne vienne pas au contact des parties saines de la peau elle pourrait y produire une irritation.

Poudre pour nettoyer l'argenterie.

Sel d'oseille.............	5 gr.
Alun......................	5 gr.
Crème de tartre...........	3 gr.

On pulvérise finement ces substances et on les mélange.

Pour l'usage, délayer, au moment de s'en servir avec un peu d'alcool; mettre sur l'argenterie une légère couche et frotter à la peau quand elle est sèche.

MÉLOMANIE

Berlioz, dont on vient de célébrer le cinquantenaire de la *Damnation de Faust* avait été chargé par M. Gasparin, ministre de l'intérieur, de composer une messe de *Requiem*. Cette messe devait être célébrée à la chapelle des Invalides, à l'occasion du service mortuaire célébré en mémoire du général Damrémont et des soldats qui périrent à la prise de Constantine.

Berlioz écrivit son *Requiem* et il le fit exécuter sous sa propre direction.

En sortant de la cérémonie funèbre, le maréchal Lobau ne cessait de manifester tout haut son enthousiasme pour la musique de l'auteur de *Benvenuto Cellini*.

—Mon Dieu, s'écria-t-il, que ce Berlioz a donc du talent! Mais ce que je trouve de plus admirable dans sa musique, ce sont les tambours.

Violettes de Noel.

I

Le soir tombait. Mme Rozeray devint triste. Dans le petit salon si gai, si joliment moderne où elle promenait d'un fauteuil à l'autre sa longue traîne et son ennui, le crépuscule d'hiver était entré comme un sinistre fantôme, éteignant les reflets des soies et des ors, jetant sur la claire profondeur des miroirs le crêpe impalpable de ses ombres. L'heure grise, chère aux rêveurs, l'heure du souvenir et des douces mélancolies n'apportait que le malaise à l'âme superficielle de la petite Rozeray. Mais elle était comme subjuguée par le charme de cette terreur qui la prenait dans les ténèbres. Elle reculait le moment où, les lampes apportées, les enchaînements de ses pensers frivoles recommenceraient dans un décor banal comme eux. Et voici qu'un remords pointa dans son âme.

Mme Marthe Rozeray, veuve à vingt-cinq ans de M. Rozeray, ex-président du tribunal de commerce, n'était ni plus sotte ni plus méchante que la moyenne de ses contemporaines. Sa frêle beauté lui valiat la bienveillance intéressée de beaucoup de gens et la sournoise rancune de beaucoup d'autres. Car les bons amis de l'ex-président avaient décidé que Mme Rozeray—la petite Rozeray, comme ils disaient familièrement—étaient trop jeune, trop jolie, trep heureuse de l'être, pour n'en point faire profiter un d'entre eux... ou quelques-uns. On avait beaucoup parlé, en bien et en mal, de la jeune femme et elle ne pouvait demeurer impeccable sans infliger le plus cruel démenti à la fatuité de ces messieurs. On se répétait que le magistrat défunt avait peu de charme physique, un caractère sérieux, poncif, qui rappelait les vertueux Patru, Molé, Malesherbes et Cie., gens vénérables mais peu divertissants dans l'intimité. Maître Rozeray sentait le greffe, les vieux papiers, les cartons verts et la chicane. Il avait épousé une belle dot et une fille charmante, orpheline et naïve, qu'un tuteur trop pressé lui avait jeté dans les bras au sortir du couvent sans qu'elle eût le temps de se reconnaître et de connaître son prétendu.

Mais justement parce que le grave magistrat lui avait révélé l'hymen sous un aspect austère et souvent maussade, la petite veuve appréciait singulièrement les douceurs de l'indépendance. Calme, peu ou point romanesque, nullement passionnée, elle entendait se divertir honnêtement sans offenser les convenances et sans compromettre sa chère liberté. Ce qui n'empêchait point une gracieuse et décevante coquetterie. Marthe était enchantée de vaincre sans être vaincue et quand on lui présenta le jeune poète Maxime Durand, tout frais débarqué de sa province, enthousiaste, chevelu, timide et plein d'illusions, elle se fit un jeu de civiliser ce sauvage. Jeu dangereux où le pauvre Maxime engagea son cœur.... Au lieu de flirter comme le souhaitait la jeune femme, il aima, il rêva d'être aimé. Il aima comme on se noie, sans crier gare, à cœur et à corps perdus!

Et il déclara son amour, le malheureux!

Oui, un jour de printemps, sans l'avoir prémidité, il se trouva aux pieds de Marthe—et la vaine petite Rozeray en fut fort émue, fort attendrie, fort embarrassée aussi. Elle ressentait pour Maxime Durand une sympathie exagérée et qui ne devait point durer, pensait-elle, en femme qu'effrayaient toutes les exagérations. Que faire? Exclure Maxime de sa présence? C'était bien dur et bien peu nécessaire.... L'épouser?.... Elle ne voulait pas se remarier.... L'aimer tout simplement?.... Cette petite Rozeray avait encore tous les préjugés de la vertu.... Elle ne congédia point Maxime, ne répondit ni oui ni non, demanda du temps et abandonna au docile amoureux la moitié d'un bouquet de violettes tombé de sa ceinture. En le recevant, Maxime avait murmuré:

—Gardez l'autre moitié.... Si vous m'aimez jamais, en quelque lieu que je sois, envoyez-moi ces violettes. Fût-ce du bout du monde, je reviendrai.

II

La passion respectueuse de Maxime, la secrète préférence de Marthe Rozeray n'avaient point passé inaperçues. Les mauvaises langues insinuaient que la rigueur de la veuve avait fléchi ou devait fléchir. Mais Maxime était un sublime naïf qui eût préféré la mort au déshonneur d'une grossière audace. Patient, il attendait. Le printemps passa, puis l'été. Marthe devenait chaque jour plus confiante.

Certes, Maxime n'était ni très riche, ni très beau; mais il avait tant de talent, une voix si douce, de si clairs yeux d'enfant dans un fier visage brun et basané! Il comprenait à demi mot tous les vœux de son amie et savait lui dire, à propos, les paroles qu'elle souhaitait entendre.

Enfin, si la petite Rozeray eût pu choisir un maître, elle n'en eût pas trouvé un plus charmant que celui-là. Les violettes fanées ne le quittaient plus. Il les portait sur son cœur dans un vieux portefeuille plein de stances et de sonnets, où la poésie sentait la violette, où la violette fleurissait à chaque vers comme la rose persane dans le poème de Saadi.

Il vint pourtant un soir, un soir d'octobre, où devant le premier feu d'automne, sous la lampe douce et voilée, Marthe se trouva sans savoir comment sur le cœur du platonique amoureux. Elle était vaincue; elle avouait sa défaite. Mais sa pudeur luttait encore. Maxime fut délicat et chevaleresque une fois de plus. Il crut respirer et baiser un frais bouquet de violettes qu'un souffle trop hardi eût fané. Et il oublia de retenir par sa tresse d'or l'occasion mobile et fugace.

—Maxime, dit la jeune femme en s'arrachant de ses bras, je ne sais si je vous aime, mais jamais je n'ai été troublée ainsi. N'abusez pas de mon émotion pour m'arracher des promesses que ma raison, demain, ne ratifierait pas. Laissez-moi me ressaisir; laissez-moi réfléchir un jour encore.... Demain notre destinée se décidera.

—Demain! soupira-t-il. Demain n'est à personne et aujourd'hui seul nous appartient.

—J'ai toujours les violettes, dit-elle câlinement pour le consoler.

III

Hélas! Il vint le lendemain!

"Mon ami, mon cher ami, pardonnez-moi. Je suis peut-être très coupable et je crains de vous faire beaucoup de mal. J'avais perdu la tête hier.... J'ai réfléchi.... J'ai peur.

"Oui, j'ai peur de moi. Je ne suis pas assez sûre de mon cœur pour engager toute ma vie. Je ne suis pas faite pour le mariage et peut-être suis-je incapable de ce grand amour que vous rêvez. Peut-être aussi les épanchements d'hier étaient-ils prématurés. Ma tendresse naissante s'est effarouchée......Aujourd'hui, j'hésite, je tremble; je ne me reconnais plus.

"Restons amis, voulez-vous?.... Vous m'êtes infiniment cher et si j'avais pu aimer, je n'aurais aimé que vous. Mais puis-je aimer?.... J'en doute.

"Je garde mes violettes en souvenir des doux instants que je vous dois. Que ferez-vous des vôtres?.... Si juste, si vive que soit votre rancune, conservez ce souvenir d'une femme qui restera toujours,

"*Votre amie.*"

Maxime répondit immédiatement:

"Vous me faites beaucoup de mal mais je vous pardonne. Je crois que vous me reviendrez un jour et que nous mêlerons nos pauvres violettes mortes en un seul bouquet.

"*Votre fidèle,*
"MAXIME."

Depuis, Maxime n'a point reparu chez la petite Rozeray. Et avec la solitude, le dépit, l'inquiétude, l'amour se glissait dans son cœur.

IV

Dans le crépuscule de décembre qui remplissait le petit boudoir d'une fumée de tristesse, Marthe sentait plus vivement la pointe aiguë du regret s'enfoncer au vif de son âme.

Cette veillée de Noël, fête joyeuse des enfants et des mères, chère aux poètes, chère aux amoureux comme elle allait s'écouler tristement pour la veuve! Pas de petit soulier à remplir de dragées, pas de minuscule sapin à garnir de jouets et de lumières, pas de réveillon d'amour avec des rires et des baisers. La solitude, le silence, l'indifférence, des années d'inutile jeunesse perdues dans un vain fatras d'absurdes plaisirs, ni la maternité, ni l'amour, telle était la destinée de Marthe.... Elle avait choisi librement sa part, mais ce n'était point la meilleure.

Et là-bas, dans une ruelle perdue du vieux quartier Sainte-Geneviève, un autre commençait la veillée, aussi triste que Marthe et moins malheureux peut-être parce qu'il aimait. Et pourtant celui-là était bon, doux et brave. Ni les caprices, ni les injustes et injurieuses hésitations n'avaient lassé sa tendresse. Ah! combien Marthe avait été folle et faible! Elle avait craint pour sa liberté stérile, pour son égoïsme repos, et la délicieuse amoureuse entrevue un soir par Maxime étaient tout de suite une vaine, une froide petite Rozeray.

Que faire?.... Comment ramener Maxime? Comment lui faire oublier tant de déceptions et de contradictions? Le temps avait fait son œuvre. Marthe sentait que les fêtes, les flirts et les coquetteries avaient perdu leur attrait et qu'elle avait sacrifié le bonheur vrai à un fantôme de bonheur banal et fragile. Que Maxime n'était-il là?.... Comme elle aurait bien su se faire pardonner, humblement, tendrement, avec l'éloquence de l'amour naissant en elle, abolissant l'ancienne petite Rozeray.

La jeune femme ouvrit un petit secrétaire en bois de rose. Dans le tiroir secret elle prit un paquet de lettres et le bouquet fané qui avait l'âge de ses amours. Il faisait tout à fait noir maintenant. Mais Mme Rozeray ne songeait point à faire apporter les lampes.... Dans la nuit, elle osait mieux pleurer.

V

Dans sa modeste chambre, Maxime Durant s'éveilla au cantique joyeux des choses sonnant la messe du matin. Il courut à sa fenêtre. Il neigeait. La tour Clovis, le clocher de Saint-Etienne, la coupole du Panthéon découpaient des architectures blanches sur le ciel d'un gris fluide et fin. Et dans la mémoire du poète, deux vers chantèrent tout à coup:

Noël! Noël! les amoureux
Sont bien heureux car c'est pour eux
Qu'est fait le manteau gris des brumes....

Hélas! le manteau des brumes pouvait se déployer, Maxime ne profiterait pas de son abri complice. Il avait réveillonné tout seul avec ses souvenirs pour convives et pour festin une tasse de thé. Vainement des camarades avaient voulu l'entraîner dans les brasseries illuminées, bruyantes et chaudes où vont se distraire les vulgaires amours. Le jeune homme avait clos sa porte, fermé ses volets et emprisonné sa mélancolie.

Et toute la nuit, une forme délicate et fuyante, une forme de femme aux cheveux blonds, aux yeux bleus, au sourire qui promet et refuse, l'ombre de Marthe elle-même, avait hanté la cellule de l'amoureux cénobite. Où était-elle, l'ingrate, que faisait-elle? Elle dansait, sans doute, dans quelque bal, vêtue de rose, les épaules nues, souriante, sous la lumière des lustres enguirlandés de houx! Elle avait oublié le pauvre Maxime et les violettes symboliques se desséchaient, poussière odorante, au fond d'un tiroir...

Anges de Noël, que faisiez-vous? Dans la nuit scintillante, vos grandes ailes ont méconnu le chemin qui mène au logis du poète. Vous ne lui avez apporté ni l'amour ni même la prouesse de l'amour et ce matin de neige et de brume ajoute une plus désolante certitude aux certitudes accumulées depuis tant de jours.

—Eh bien! je l'oublierai, dit Maxime, résolument.

Il prend le vieux portefeuille.... Les violettes tremblent dans ses doigts.... Oh! comme le feu l'attire!.... Encore quelques secondes, un petit craquement, un léger pétillement d'étincelles et les fleurs menteuses auront disparu....

Mais on frappe à la porte.... Une lettre?.... Vite, donnez!.... Une lettre mauve, une lettre parfumée.... et cette écriture!.... Maxime croit rêver. Il ouvre l'enveloppe.... Pas une ligne sur la feuille de papier délicatement pliée d'où tombent quelques brins flétris de violettes.

Le jeune homme comprend.... Et tandis qu'il reste éperdu avec des larmes de bonheur, les cloches de Noël sonnent à toute volée comme pour saluer l'ange invisible qui fait fleurir les violettes sous la neige, l'amour sous l'indifférence et l'orgueil.

ALFRED DE MUSSET
JUGÉ
Par les Littérateurs Contemporains.

—Suite—

M. Catulle Mendès.

—J'ai fait autrefois, il y a quelque dix ans, dit M. Catulle Mendès, une série de conférences sur le Parnasse contemporain et j'ai consacré une étude spéciale à Lamartine et à Musset. Voici ce que je disais—si ma mémoire est bonne—de l'œuvre du poète des *Nuits*: "L'art ne suffit pas à faire vivre une œuvre, car il y faut l'inspiration ou le génie, mais sans l'art qui, dans son essence, se modifie beaucoup moins qu'on ne suppose, sans lui, qui est général et éternel, aucune œuvre ne subsiste éternellement."

"Cette loi, Alfred de Musset eut, à mon avis, le tort de la méconnaître.

"Remarquez, me dit M. Catulle Mendès que c'est là une opinion toute personnelle, que je ne prétends imposer à personne.

"Qui donc naquit plus brillamment doué que l'auteur des *Contes d'Espagne et d'Italie*. La passion, la mélancolie, le rire, il avait tout cela ce jeune homme, ce jeune dieu. Et une belle éclosion vivace d'idées hardies et de rares images lui fleurissait l'esprit. Mais, par paresse peut-être, ou par dandysme, il secoua le joug pesant du devoir poétique, railla la forme, bafoua la rime, nargua la syntaxe, ne se soucia guère de la propriété des termes, prenant pour une audace de bon goût ce qui n'était qu'une rébellion criminelle.

"Relisez-le, mon cher ami, me dit Catulle Mendès, c'est un poète toujours adorable. Certainement, elle n'est pas morte sa verve passionnée; on se laisse emporter par ses élans, on se sent le cœur serré de ses angoisses, on rit son rire, on pleure ses larmes. Mais combien de fois les délices de l'émotion communiquée sont interrompues par quelque négligence de langage ou de rythme, par l'insuffisance dans l'expression et, surtout, par l'incohérence des images. Il n'y a rien de plus fastidieux, de plus désolant, cela est évident, qu'un poète froidement correct, mais il est sûr aussi qu'une faute de français annule le plus beau vers.

"Voilà a peu près ce que j'ai dit de Musset il y a dix ans et je puis aujourd'hui vous le rendre, car mon opinion n'a pas varié. Quant à *Lorenzaccio*, j'ai cru que c'était un chef-d'œuvre, mais je viens de relire le drame et je n'ose plus me prononcer. Attendons que nous ayons vu Sarah Bernhardt, qui fera certainement une curieuse création."

M. Marcel Prévost.

—Veut-on connaître mon opinion sur Musset? Eh bien! je me garderai bien de vous la donner. J'ai trop peur que cette mienne opinion d'aujourd'hui, n'étant déjà plus celle d'hier, diffère considérablement de celle que j'aurai demain. Car, bien plus justement que pour un paysage, on peut dire d'une poésie qu'elle est un *état de l'âme*. Elle vaut pour nous par ce qu'elle trouve d'écho en nous. Et si, reprenant à de longs intervalles les mêmes poèmes, ils nous semblent changés comme des visages, sachons en conclure que notre âme a changé.

"Les vers qui nous font toujours la même impression peuvent être l'œuvre d'un prestigieux ouvrier: ils ne sont pas de la poésie. Leur beauté logique est immuable et froide comme celle d'un théorème. Tandis qu'un vers de Musset, celui-ci par exemple:

La fleur de l'églantier sent ses bourgeons éclore

vous paraîtra, certains jours, parfaitement absurde, et vous n'aurez pas tort. Mais, d'autres fois, n'étant pas en humeur d'analyse, vous penserez: "Ce vers embaume "le printemps." Et vous aurez raison.

"Quant à Musset auteur dramatique, sa cause est jugée. Il a fait excellemment un certain théâtre: l'effet invariable produit sur tous les publics en est la preuve. Convenons que *Lorenzaccio* est à part de ce théâtre et attendons l'effet à la scène d'une œuvre si curieuse à lire."

M. René Maizeroy.

—Je ne sais pourquoi, dit René Maizeroy, les vieilles filles sentimentales et les rhétoriciens de province continuent à arroser dévotement le saule pleureur de feu Alfred de Musset, à réciter avec quelque émotion ses vers médiocres qui manquent de souffle, qui ne sont que des mots ajoutés à des mots. Mais si toute cette pacotille espagnole, ces nocturnes déclamatoires, ces fastidieux et longs poèmes, ces sonnets quelconques me laissent indifférent, combien au contraire m'attirent et m'enchantent les délicieuses comédies où s'incarna l'âme charmante et moqueuse de Marivaux!

"Quelles apparitions inoubliables que le petit clerc Fortunio et sa douce amie Jacqueline, que Clavaroche, que la pauvre jolie Rosette qui mourut pour avoir trop cru à l'amour, que la fidèle Barberine qui file en songeant son blanc fuseau! Et ne faudrait-il pas les grouper autour de la statue de celui que trompa odieusement cette faunesse à bas bleus de George Sand? Quant à *Lorenzaccio*, mélodrame incohérent et rouge où parfois, cependant, jaillissent comme de magnifiques lueurs d'incendie du fatras des tirades, sorte d'*Hamlet* obscur et décousu qui fait songer à Bouchardy bien plus qu'à Shakespeare, la magicienne qu'est Sarah Bernhardt parviendra-t-elle à l'animer, à lui donner l'apparence d'une œuvre? Nous le verrons dans peu de jours, mais que l'on est déçu en lisant cette suite de scènes, ce soi-disant chef-d'œuvre inconnu que nos aînés réclamèrent avec un entêtement assez inexplicable, essayèrent d'imposer tant de fois à la comédie et à l'Odéon! Et n'eût-il pas mieux valu reprendre le drame admirable et angoissant de Sardou, cette *Haine* qui évoque l'Italie endeuillée, sanglante, farouche, des Guelfes et des Gibelins, qui, au milieu des clameurs de tuerie, des psalmodies sacrées, des prières d'épouvante, renferme une des scènes de passion, de pitié les plus belles qui soient, aussi bien dans le théâtre antique que dans le théâtre moderne!

"Telle est, me dit en terminant René Maizeroy, mon opinion sur Musset, opinion que vous jugerez peut-être sévère, mais qui est l'expression sincère de ma pensée."

M Alexandre Hepp.

—On me demande ce que je pense de la mise à la scène de *Lorenzaccio*?

"Eh bien! ce sera évidemment une belle soirée d'art, si l'on veut dire par là, comme il arrive trop souvent, un succès incomplet; et quel autre succès pourrait attendre cette œuvre sans assise, sans proportion, sans lieu, où les plus

---

loyalement portée à toute autre bru.

Et ainsi il n'avait plus la force de raisonner, lui, pris par son cœur par sa chair, lui si passionnément amoureux, lui qui ne voulait pas connaître la vérité, si cette vérité devait détruire son bonheur!

Il garderait donc pour lui le secret des souffrances qu'il endurait depuis un mois, au milieu de l'épanouissement de son amour.

Et, prenant un peu nerveusement la grosse et ronde tête de son père, il dit:

—Eh! que veux-tu que j'aie, papa?

Le vieil industriel, tout remué par cette tendresse de son fils, balbutia:

—....Est-ce que je sais?.... Tout d'un coup, de te voir accablé.... Je me suis figuré....

—Quoi donc?

—Et puis tes lettres.... Celles de ta femme?

—Eh bien?....

—Eh bien.... vous m'avez certes l'air d'être très amoureux l'un de l'autre; mais....

Cette phrase causa une très douce sensation à Frédéric, et il demanda, en homme qui désire une réponse bien affirmative:

—Ah!.... Tu as remarqué combien Geneviève?....

—Geneviève et toi! Vous êtes certes le plus beau couple d'amoureux que j'aie jamais vu; mais... j'ai peut être tort.... je.... je vous voudrais un peu plus gras... Toi, justement, toujours si exubérant!

Frédéric répondit d'un ton enjoué:

—C'est qu'on devient sérieux, père, en se mariant, et comme ma femme n'est pas précisément une petite folle....

—Vous n'allez pourtant pas engendrer la mélancolie?

—Non, père; mais nous envisageons gravement la vie.... Et nous avons souvent parlé de toi, des soins dont nous t'entourerions....

—Oh! mon petit, si jamais je devais te gêner!.... Tu sais, un petit logement dans la ville, une domestique; et, pourvu que je puisse venir rôder dans la fabrique et dîner de temps en temps avec vous, je serai l'homme le plus heureux de la terre!

—Non, non! Nous ne l'avons jamais entendu ainsi, père. Ta place sera toujours auprès de nous, et c'est peut-être ce qui me séduit le plus dans Geneviève, sa façon de toujours te mêler à nos projets d'avenir. Elle sera une vraie fille pour toi.

—Oui.... oui, je le crois! prononça lentement M. Lequesnoy avec un petit étranglement à la gorge. Et moi, je te promets, va, et je n'y aurai aucune difficulté, que je l'aimerai comme si j'étais son père. Elle en aura besoin, du reste....

A ces mots, Frédéric eut un sursaut.

—Que veux-tu dire, papa?

M. Lequesnoy se passa les mains sur les yeux en expliquant qu'il avait dû ramasser quelque poussière de charbon à la gare; car ce ne pouvait être que cela qui les rendait larmoyants. Puis, toute trace de ces petites larmes disparue, il reprit, de sa voix railleuse, en jetant à son fils des regards pleins de malice.

—C'est une fine mouche que cette Pascaline Abancourt!

—Ça, père, je m'en suis toujours douté; mais elle a parfaitement élevé Geneviève, et elle est vraiment fort dévouée à la famille Plainval.

—Parbleu! on est toujours dévoué aux siens....

—Aux siens?

—Ou plutôt à soi-même. Sais-tu qu'il n'y a plus personne.... du moins plus de femme dans cette maison?

—Et c'est pour cela, père, qu'il est heureux que Pascaline se mette aux affaires, devienne et caissière et gouvernante....

—Caissière! Elle n'y a pas de mal si, les jours d'échéance, il lui suffit de passer chez toi.

Frédéric rougit un peu.

—Père, je ne pouvais refuser d'aider mon beau-père de mon crédit.

—Et s'il ne remboursait pas, le poursuivrais-tu?

—Père, tu m'as dit toi-même, cent fois, que si M. Plainval avait des capitaux, il relèverait entièrement sa maison, et il est parfaitement exact que, s'il ne fait que végéter, c'est qu'il était mangé, jusqu'ici, par les intérêts qu'il payait à Paris.

—C'est fort possible, en effet. Et la situation une fois nettoyée, grâce à toi, n'en sera que plus tentante pour Pascaline.

—Ne sera-t-il pas juste, alors, d'assurer son avenir, de lui donner un intérêt sur les bénéfices?....

—Oui. Cent pour cent. C'est, n'en doute pas, ce qu'elle ambitionne.... avec le nom de M. Plainval par-dessus le marché. Elle a joliment mené sa barque, la gredine.

—C'est impossible, père! s'écria Frédéric suffoqué. Tu dois te tromper....

—Qui vivra verra!

—Mais ce serait un scandale!.... Epouser l'institutrice de ses filles?.... Voyons, voyons, père!.... Cet homme de plus de cinquante ans et cette jolie fille qui n'en a guère que trente-deux ou trente-trois!

—Eh, mon cher ce n'est pas le bonhomme qu'elle veut, mais la maison, le confortable, la fortune si elle vient.... Est-ce que cela ne vaut pas mieux que de rouler de famille en famille à donner des leçons de calcul et d'orthographe?....

Frédéric ne put dominer un frémissement. Le plan de Pascaline lui apparaissait maintenant avec autant de netteté qu'à son père et le révoltait, tout autant. Cette étrangère, cette intrigante devenant sa belle-mère!

—Je veux croire, père, que, malgré les apparences, malgré les observations que tu as pu faire pendant notre absence, tu t'es trompé.... Mais, rassure toi, même si tu as vu juste: Geneviève ne permettra jamais.... Son père épouser son institutrice! Non, non! c'est inadmissible.... Et, de mon côté, j'ai des moyens d'action sur M. Plainval.

—Tu feras bien, alors, d'en user, et rapidement. Si je n'avais déjà deviné le jeu de Mlle Pascaline, sa toilette de tout à l'heure, à la gare, aurait été une révélation.

La femme de chambre de Geneviève parut en ce moment dans le bureau pour prier Frédéric de rejoindre sa femme.

Il demanda à son père:

—Y a-t-il rien d'important dans le courrier?

—Rien, mon enfant. Tu n'auras pas à t'en occuper aujourd'hui. Tu feras mieux de rejoindre ta femme et de t'inquiéter tout de suite de...

—Sois tranquille, père, ça ne tardera pas.

Et Frédéric monta au premier étage.

Quand il pénétra dans leur chambre, Geneviève achevait de diviser leurs effets; et, malgré le déballage, de l'ordre régnait déjà.

—Je ne vous ai pas trop dérangé, mon ami?

—Ne suis-je pas toujours heureux de revenir auprès de vous? J'avais voulu seulement jeter un coup d'œil au courrier....

Elle sourit avec cette douceur qui allait jusqu'au fond de l'âme de son mari. Et aujourd'hui, un peu de gaieté se mêlait à son sourire.

—C'est pour des riens, mon ami. Voici vos effets, votre linge, vos cravates, vos gants. Je ne veux pas laisser à des domestiques le soin de s'en occuper. Seulement, il faut que vous ayez l'amabilité de me dire où vous aviez coutume de placer toutes ces choses, que vous n'éprouviez aucun changement dans vos habitudes.

A continuer.

FEUILLETON.

LA TACHE DE FAMILLE.

Mon ami Gontrand était arrivé à l'âge où l'on se.... range et où l'on pense, en France, à se choisir une compagne sérieuse et fidèle.

On le disait très difficile, mon ami Gontrand, et il avait presque le droit de l'être. Ses titres étaient de bonne provenance, sa couronne portait trois fleurons, il était riche, fêté dans les salons du boulevard St-Germain, entouré d'excellentes relations et il possédait des connaissances artistiques et littéraires étendues. Son caractère enjoué, bon enfant, faisait rechercher son agréable compagnie. Dans le monde, où l'on n'épargne rien, pour chasser l'ennuie, ses succès avaient été immenses; aux réceptions, il se montrait un causeur charmant et spirituel, au bal, c'était le plus élégant et le plus infatigable des valseurs. Il était bien un peu cascadeur, mais avec tant d'esprit et de gaîté, qu'on lui passait certaines petites légèretés de manières et de langue. Quant à ses qualités physiques, vous en saurez tout assez, lorsque je vous aurai dit qu'on l'appelait, dans les cercles, "le beau Gontrand."

Il ne se prévalait pas, du reste, de ces dons, qui font du "gentleman" un parfait homme du monde, il se laissait, avec une bonne grâce toute naturelle, rechercher, aimer, bichonner, non seulement par ses nombreux amis masculins, mais aussi par cette partie féminine de la création, qu'on est convenu d'appeler, avec raison sans doute, la plus belle moitié du genre humain. Lui, l'appelait, surtout depuis qu'il lui trottait, dans la tête, des idées de mariage, "la plus belle moitié de l'homme." Il estimait et donnait ainsi à entendre, que sans la femme, l'homme est un être incomplet, inachevé, comme un violon sans cordes ou comme un bossu sans esprit. Et je crois, en cela, qu'il avait raison.

Il avait 34 ans et était capitaine de Dragons, au douzième Regiment, en garnison à Versailles. Sa situation était donc des plus agréables et des plus brillantes, bien que le métier militaire ne soit pas plus en France, qu'en Autriche, d'un bien grand revenu; mais cela pose toujours un homme d'avoir du galon, surtout près des jeunes filles à marier.

Sa détermination prise, au sujet du mariage, mon ami Gontrand s'en alla raconter son cas à une vieille tante, qui passait chaque été dans un antique manoir de famille, au fond de la Touraine. Les vieilles tantes sont souvent, dans ces circonstances, le "refuge des pécheurs." Oh! ce n'est pas que le brillant cavalier fut un grand pécheur: On avait parlé de quelques aventures, de certaines bonnes fortunes et la tante, sévère pour ces fugues de jeunesse qu'elle ne pouvait plus comprendre, lui avait écrit, à ce sujet, quelques gros mots bien noirs, un petit sermon en trois ou quatre points; mais le brave capitaine, dans sa réponse avait si bien plaidé les circonstances atténuantes, il avait été si cajoleur, si repentant, que la tante avait été désarmée; elle avait accordé une absolution complète. Gontrand avait une si agréable façon de dire les choses, même les plus hasardeuses: On ne pouvait ni s'en fâcher, ni lui en faire des reproches; on riait avec lui de ses bêtises, voulues et d'ailleurs toujours à propos. Je me rappelle encore un gros mot de lui à sa tante qui l'aimait profondément, mais qui le grondait souvent. Elle avait le plus grand désir de voir son petit dragon, comme elle appelait le beau capitaine de six pieds, marié, rangé, installé dans un chez soi, dont elle eut réglé à l'avance l'aménagement, avec son goût exquis et délicat d'aristocratique douairière. Gontrand n'avait plus ni son père, ni sa mère et la tante prenait soin de lui, comme de son propre enfant. Elle lui avait dit, un jour: "Voyons, mon petit dragon, tu veux donc que je m'en aille là-haut, avant de connaître l'ange qui veillera à ton bien-être et sur ta vie, après moi. C'est mal cela, Gontrand.... dis-moi, veux-tu que je t'aide à le trouver, cet ange?" Mais le capitaine, qui n'était pas encore assez.... mûr, lui semblait-il, pour dire adieu à son indépendance, pour briser la coupe de cristal, où il puisait, à pleines lèvres, les griseries de sa jeunesse dorée, répondit à sa tante:

"Ma chère tante, je n'ai pas en,